

Dieu, c'était mon frère

Merci à Jeannie, qui a relu ces pages...

Ouvrages d'Henri Persoz

Ne nous trompons pas de royaume - *Ces évangiles qui nous parlent toujours* 2015, La Barre Franche

Enquête sur Paul et Jésus - *Pourquoi Paul cite-t-il si peu les paroles du Christ ?* 2001, Église Réformée de la Bastille

Impensable Résurrection, 2012, Editions Passiflores

© 2017 La Barre Franche - Noelle Sarl
Le Vert Pré - 49490 Linières-Bouton

Édition : <http://labarrefranche.org>
E-mail : contact@resister-online.com
Évangile & liberté : <https://evangile-et-liberte.com>



Pour acheter ce livre :

... en ligne : <http://lalibrairieprotestante.com>

... en librairie :

Librairie Jean Calvin, 47 rue de Clichy, 75009 Paris ; aussi à Alès (30) et Cholet (49)

Librairie Careve, 70 rue Pargaminières, 31000 Toulouse

Librairie Oberlin, 22 rue de la Division Leclerc, 67000 Strasbourg

ISBN 979-10-93638-00-3

JOUVE - 1, rue du Docteur Sauvé, 53100 MAYENNE
Imprimé en France - Dépôt légal : mars 2017

Illustration de couverture : lever de soleil dans les Cévennes.
Cliché Gilles Carbonell

Henri Persoz

*Dieu,
c'était mon frère*

Editions «La Barre Franche»

Préface de Laurent Gagnebin,

Professeur honoraire à la Faculté de Théologie protestante de
Paris

Nous apprenons beaucoup de choses en lisant ce livre très informé et intéressant d'Henri Persoz, finement intitulé « Dieu, c'était mon frère ». C'est dire que c'est avec un grand plaisir et une réelle reconnaissance que je préface cet ouvrage ; même et surtout parce que je me sens bien en-dessous des compétences exégétiques de l'auteur, tant en ce qui concerne l'Ancien Testament que le Nouveau.

Ce qui rend la lecture de « Dieu, c'était mon frère » si attractive, c'est l'équilibre et l'harmonie établis par Henri Persoz entre les données strictement exégétiques et celles d'une spiritualité exigeante, entre des connaissances d'ordre historique, culturel, voire sociologique, dont fait preuve cet ouvrage, et celles de notre actualité avec ses ombres et ses lumières. Tout cela sans la moindre pédanterie, sans anachronismes, sans la lourdeur propre à tant de commentaires inutilement savants. La méthode historico-critique d'analyse des textes bibliques est là toujours présente, mais plus implicite qu'explicite : pas le moindre étalage de savoir pour épater le lecteur. Une pointe d'humour est parfois très bienvenue. Les données scientifiques de l'exégèse contemporaine sont ici au service d'un lecteur qu'Henri Persoz interpelle avec sagesse et délicatesse, de manière à nous conduire tout naturellement sur les chemins d'un christianisme raisonnable.

Henri Persoz ne redoute pas les textes difficiles, énigmatiques, voire choquants, qui représentent dans le Nouveau Testament des pages bien souvent hermétiques ou gênantes. Sa manière de les comprendre et de nous les faire progressivement comprendre retient, capte notre attention. Nous vivons ainsi une véritable aventure exégétique au cours de laquelle nous sommes surpris par les solutions trouvées et proposées, et cela avec une inventivité et une acuité, une pénétration dans l'analyse tout à fait remarquables.

Le tout est très simplement et agréablement écrit. Jamais un mot de trop. Il y a là une concision et une densité qui nous invitent à lire Henri Persoz sans précipitation.

Les billets « Pris sur le vif », pleins de sensibilité, qui accompagnent de temps en temps tel ou tel commentaire, constituent des haltes bienfaisantes et rafraîchissantes. Henri Persoz sait lire la Bible, mais aussi et simultanément regarder notre monde avec une attention bienveillante, amusée, généreuse.

Quand l'exégèse et les commentaires d'Henri Persoz nous rejoignent dans notre vie quotidienne et au cœur de l'histoire contemporaine, c'est pour montrer que les questions des évangiles ont une dimension principalement éthique et dessinent pour nous un appel à un christianisme pratique et social.

Le récit biblique est ainsi lu avec la richesse de ses interrogations et de ses interpellations. Il s'agit, dans ce livre, d'aller au cœur des évangiles, mais pour aller au-delà de ce que les textes disaient hier en discernant ce qu'ils peuvent et veulent nous dire aujourd'hui. C'était là un pari risqué, mais tout à fait réussi.

Laurent Gagnebin

Sommaire

Vous avez dit « Dieu » ?	17
Dieu, c'était mon frère	19
Un Dieu nécessaire.	21
Où se loge Dieu ?	25
Le Dieu du Mouvement	27
Dieu découragé par l'idolâtrie.	29
Dieu a besoin des hommes	33
Le Seigneur rassemble tous les expulsés dans sa maison.	37
Un certain Jésus	41
Le Messie à travers la Bible	43
Où commence l'histoire de Jésus ?	45
Combien de pères pour Jésus ?	47
Jésus, héritier d'une lignée un peu bizarre.	49
Un rendez-vous manqué	51
Vous êtes tous des dieux	55
Les paraboles de Jésus	57
Travailler moins pour gagner plus !	59
La prière qui dérange.	61
La justice de Dieu au-dessus de la Loi	65
Les Écritures plus convaincantes qu'une résurrection	67
Un Royaume sans gloire.	69
Du gâchis pour le Royaume de Dieu	71
De la moutarde, pour quoi faire ?	73
Ne nous trompons pas de Royaume.	75
Un festin pour les pauvres.	79
Les rencontres de Jésus	81
Un conte de Noël	83
Heureux.	85
Qui est mon prochain ?	87
Vous avez dit miracle ?	91
Une pêche saisissante	95
La lutte des classes n'aura pas lieu	97
Guérison à distance	99
Zachée, guéri de son mal.	103
Les prophètes contre les prêtres.	105
Lavez-vous les pieds les uns les autres	107

Quelle résurrection ?	111
Les ressuscités d'Emmaüs	113
Pourquoi restez-vous là, à regarder le ciel ?	115
Une résurrection qui s'intéresse à l'argent.	119
Incompréhensible résurrection	121
Paul renonce à parler de la résurrection	125
Un Paraclet libéral	127
N'oublions pas l'apôtre Paul	129
Les nations et les païens	131
Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu ?	135
Nous avons été sauvés, mais c'est en espérance	139
La liberté d'être esclave	143
Tout est permis, mais tout n'est pas utile.	145
Une synergie pas très protestante	147
Naufrage à Malte	149
Index	153

I Introduction

La perte d'influence du christianisme en Europe est malheureusement manifeste. Le protestantisme en Allemagne, en Suisse, dans les pays du nord de l'Europe, subit un recul saisissant. Le catholicisme en France perd beaucoup de terrain. Il suffit pour s'en convaincre de voir la raréfaction impressionnante du nombre de prêtres. Pour nombre de nos amis et de nos proches, le christianisme n'a plus beaucoup de sens aujourd'hui.

Je vois les raisons de cette situation dans le fait que les Églises, dans leur ensemble, ne se sont pas adaptées aux temps modernes. Elles tiennent encore trop souvent un langage vieux de plusieurs siècles, hérité d'une époque encore plus lointaine. Si bien que leur discours est devenu pour beaucoup incompréhensible et sans intérêt. Que signifient pour nos contemporains ces histoires d'incarnation, de rédemption, de crucifixion, de résurrection, de sacrement, d'un homme qui est aussi Dieu ? Et en quoi sa mort sur la croix peut-elle nous concerner ? Et pourquoi le Christ sauverait-il le monde ? Et pourquoi ne l'a-t-il pas déjà fait ? Qui peut croire qu'il va revenir sur terre ? Tout cela n'a plus beaucoup de signification aujourd'hui. Pas étonnant que nos contemporains, nos jeunes, ne s'intéressent plus à ces vieilles histoires trop éloignées des réalités et de leur difficulté à vivre.

Certes il y a encore des croyants et du monde dans les églises, il est vrai pas très jeune. Cependant nous comptons en Europe beaucoup plus d'incroyants que de croyants¹, et de monde hors des églises que dedans. Donc le christianisme est manifestement en déclin aujourd'hui. Maintenant qu'il ne représente plus une obligation sociale, il ne réussit pas à intéresser les foules, sauf peut-être les tendances dites évangéliques.

Et pourtant il a modelé notre civilisation. Il a défendu, tardivement il est vrai, l'égalité entre les personnes. Il a conduit les gouvernements à humaniser les lois, il a permis le développement d'une quantité d'œuvres de solidarité, il a orienté tant d'hommes et de

1 J'emploie ces expressions, croyants et incroyants, pour simplifier, car les mots ne veulent pas dire grand-chose.

femmes vers le souci des plus démunis. Il a défendu la liberté. Luc Ferry, qui ne manque pourtant pas de critiques à l'égard du christianisme, reconnaît que « la morale chrétienne a fait voler en éclats les principes fondamentaux des grandes éthiques¹ aristocratiques grecques ». Il parle « d'une révolution d'une ampleur abyssale, à vrai dire la seule révolution morale importante depuis 2000 ans² ». Il écrit que ce n'est pas un hasard si la démocratie s'est développée en pays chrétien et nulle part ailleurs. Admettons que ces mots aient dépassé un peu sa pensée. D'où vient ce contraste entre l'apport du christianisme dans le passé, nonobstant toutes les grandes erreurs des Églises, et ce qu'il est devenu aujourd'hui ? A-t-il terminé sa mission ? Loin de là, à mon avis.

Bien sûr, il faut reconnaître que ce christianisme a plus de 2000 ans d'âge et que, pendant ce temps-là, la civilisation a été complètement transformée par le progrès des connaissances et particulièrement des sciences. Et nous ne pouvons plus penser le christianisme comme il a été conçu à l'origine, ni même comme les grands théologiens des premiers siècles ou du Moyen-âge l'ont formulé. Jésus lui-même baignait dans la culture de son temps et avait sans doute une vue sur la toute-puissance de Dieu ou sur la fin des temps qui ne peut plus être la nôtre. On objectera que la pensée chrétienne elle-même a beaucoup évolué et que son langage s'est bien adapté aux temps modernes. Pas assez justement, puisque trop de nos hommes et femmes, aujourd'hui, ne peuvent plus y adhérer. Personne ne comprend rien à la Trinité mais les chrétiens sont censés y croire. Pourquoi la mort sur la croix de Jésus serait-elle nécessaire pour effacer le péché des humains ? Pourquoi nous sauverait-elle ? Comment Dieu a-t-il pu accepter cela ? Et comment croire qu'une vie après la mort est encore possible ? Il reste trop de mythologie et d'irrationalités dans toutes ces doctrines pour qu'elles puissent entraîner l'adhésion d'un grand nombre de nos concitoyens. Très logiquement, ils s'en détournent.

Alors pourquoi rester chrétien ? Justement parce que Luc Ferry a raison en un sens. Au-delà de la mythologie dans laquelle baignait

1 Avec Luc Ferry, ne faisons pas trop de différence entre morale et éthique. L'une est construite sur le latin, l'autre sur le grec. Mais elles ont le même sens sur le fond.

2 Luc Ferry, *Sagesses d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion 2014, p.166.

la culture juive (et encore plus les autres cultures) au début de notre ère, et qui a inévitablement imprégné les évangiles et les écrits de l'apôtre Paul, Jésus a rappelé inlassablement la dignité de toute personne humaine et la nécessaire solidarité qui devait accompagner toutes les relations entre les hommes. Il a bien vu que les hommes pensaient trop à eux-mêmes et pas assez à leurs semblables, qu'ils étaient trop dominés par leur égoïsme. 2000 ans ont passé, mais les problèmes des hommes demeurent et les entraînent vers les pires catastrophes. C'est pourquoi l'éthique chrétienne est encore nécessaire dans notre monde qui a beaucoup trop tendance à être dominé par la recherche du profit et le manque de considération envers les gens ordinaires, ceux qui luttent pour survivre ou pour vivre décemment.

Les évangiles baignent dans la mythologie. On ne pouvait pas s'en abstraire à l'époque. Les Églises en ont fait des dogmes, plus ou moins présents dans les évangiles d'ailleurs. Mais ils ne nous parlent plus aujourd'hui. La plupart n'ont plus d'importance. En revanche, au-delà de ce que nous ne pouvons plus croire, tous les discours de Jésus, toutes ses rencontres, nous parlent de la nécessité de se comporter autrement, de respecter davantage les humains, de faire notre révolution personnelle, d'entrer dans un nouveau mode de pensée, un nouveau royaume, de se laisser davantage guider par la charité. « Là est le sang du Seigneur », écrivait Ignace d'Antioche. Et c'est cela *l'Essence du christianisme*, selon le titre du livre¹ du grand théologien allemand Adolf von Harnack.

Voici quarante ans que je prêche et quarante ans que je retombe trop souvent, à travers les textes bibliques choisis, sur cette lancinante évidence : **Jésus veut entraîner son peuple vers une révolution morale.** Remarquons d'ailleurs que ce message a été toujours été perçu, au long des siècles, par un grand nombre de penseurs chrétiens. A notre époque, et du côté protestant, le « Christianisme social » a repris le flambeau.

Simplement je pense que c'est à cause de ce message qu'il faut continuer à soutenir le christianisme. Il inspire encore dans le monde d'innombrables bonnes actions, d'innombrables engagements dans les pays en détresse. Certes, d'autres cultures, d'autres

1 Fischbacher, Paris, 1902.

religions ont les mêmes motivations. Tant mieux. Mais je suis né dans le christianisme, c'est lui que je soutiens parce que c'est lui que je connais.

Ayant été sollicité, depuis bien longtemps, pour écrire régulièrement des commentaires bibliques dans ce bon journal qu'est *Évangile & liberté*, j'ai souvent pris mon inspiration dans ces prédications accumulées au long des années. Et puis le journal nous a autorisés à en faire un petit livre que voici. N'en lisez pas trop à la fois. Un commentaire par jour au maximum. Les personnes qui avaient lu mon livre précédent¹ retrouveront ici certaines des prédications, mais résumées en une page. Je m'en excuse auprès d'elles !

J'ai toujours cherché, pour expliquer ces textes bibliques parfois bien difficiles à comprendre, à me laisser guider par la raison. Au contraire de Thomas d'Aquin, je pense que c'est la théologie qui doit être au service de la raison, et non pas la raison au service de la théologie. La prédication de Jésus, telle que présentée ci-dessus, et dans ce petit livre, ne s'oppose en aucune manière à la raison. C'est pourquoi elle est encore accessible pour notre modernité et même d'une grande nécessité..

Au milieu de ces commentaires austères, j'ai glissé, avec un peu d'humour, quelques anecdotes qui me sont arrivées, (Sur le vif) publiées aussi dans le journal et que j'ai accrochées, un peu artificiellement, à certains commentaires.

Henri Persoz

1 Henri Persoz, *Ne nous trompons pas de royaume*, La Barre Franche, 2015.

Vous avez dit « Dieu » ?

Dieu, c'était mon frère

Genèse 32, 23-32

Le combat de Jacob contre un personnage mystérieux (un homme ? un ange ? Dieu lui-même ?) nous dit, à l'évidence, quelque chose sur Dieu. Mais quoi ?

On se souvient comment Jacob avait usurpé la bénédiction de son père Isaac en se faisant passer pour son frère aîné (et néanmoins jumeau) Esaü. Et comment il avait dû fuir au loin chez son oncle Laban pour éviter la vengeance d'Esaü. Vingt ans plus tard, les deux frères ennemis consentent à se revoir. Mais Jacob, apprenant que son frère marche vers lui avec quatre cents hommes, est saisi d'angoisse. Il envoie en éclaireurs ses serviteurs, avec beaucoup de bétail à offrir, et il prie le Seigneur Dieu pour qu'Esaü ne le frappe pas, lui et sa famille.

Au gué du Yabbok, juste avant de pénétrer à nouveau dans la terre de ses ancêtres, mais aussi juste avant la rencontre redoutée, Jacob doit lutter toute la nuit contre un homme qui garde le passage. Ils se roulent longuement dans la poussière et Jacob finit par vaincre cet inconnu. Intrigué quand même, Jacob implore sa bénédiction. La réponse de l'inconnu est une véritable révélation : « On t'appellera Israël car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu l'as emporté » Ainsi l'homme vaincu était Dieu. Ce très vieux texte de la Genèse nous fait remarquer que, lorsqu'on s'attaque à un homme et le bat, on s'attaque à Dieu lui-même, sans qu'on le reconnaisse nécessairement. Mais il veut aussi mettre en garde le peuple d'Israël qui est identifié ici à Jacob : Dieu n'est pas toujours du côté du peuple élu. Dans les moments difficiles, il est aussi du côté de cet homme, ou de cet autre peuple, qu'Israël a combattu et vaincu.

Dans la suite du récit, Jacob retrouve Esaü et la rencontre se passe fort bien, les deux frères s'étreignent et s'embrassent, ils font la paix. Et Jacob, dans son émotion, confond la face de son frère et la face de Dieu qu'il a combattu toute la nuit. Il s'attendait à une lutte terrible avec son frère. Et la lutte s'est produite avec un autre, au gué du Yab-

bok. Mais était-il vraiment un autre ? Dans la tête un peu troublée de Jacob, cet inconnu était Dieu, mais il était aussi son frère, celui qu'il a roulé en usurpant sa bénédiction, et que, vingt ans plus tard, il a à nouveau roulé dans la poussière et imploré finalement pour une bénédiction.

Beaucoup se demandent qui est Dieu, ce qu'il fait, comment il intervient parmi les hommes. Tous les récits bibliques évitent les réponses trop faciles et qui ne seraient pas pertinentes. Parce que Dieu ne se laisse pas décrire par l'intelligence humaine. La longue tradition biblique a eu l'intuition de Dieu, ce que nous appelons la révélation. Ici, la Bible nous révèle que Dieu se rencontre dans le frère que nous avons trompé, dans celui que nous avons roulé dans la poussière et qui a eu du mal à se relever. Dieu n'est pas toujours avec nous, pour nous secourir, nous aider à franchir les obstacles, accéder à nos prières. Il est aussi parfois avec l'autre, celui que nous avons combattu toute la nuit parce qu'il nous barrait le chemin de notre terre. Récit paradoxal. Il arrive que Dieu ne puisse être appréhendé autrement que par des paradoxes. Les auteurs de ce récit plus que millénaire le savaient bien.

Post Scriptum : je suis allé au gué du Yabbok (actuellement le Nahr-az-Zarka en Jordanie). Il n'y a plus beaucoup d'eau. Je n'ai vu ni homme ni Dieu. Mais j'ai revécu cet épisode biblique. Il m'a rappelé que parfois, devant les difficultés, Dieu nous tombe dessus aux pires moments de la nuit. Mais lorsque l'aurore se lève enfin, tout redevient calme et radieux. La paix est revenue. Dieu s'est révélé.

Un Dieu nécessaire

Comment parler de Dieu aujourd'hui, alors que tout a déjà été dit depuis si longtemps ?

Dans le catéchisme qui a servi à mon « instruction religieuse¹ », je lis en page 73 : « Dieu nous ordonne de participer régulièrement au culte public : c'est une obligation. » C'est ainsi que les Églises ont toujours fait parler Dieu à leur place, pour parvenir à leurs fins. Pour se donner de l'autorité, elles ont usurpé celle de Dieu.

Comment se fait-il que tant de théologiens, chrétiens ou autres, aient tout expliqué sur Dieu : ce qu'il pensait, ce qu'il faisait, ce qu'il voulait, ce qu'il aimait, ce qu'il pouvait — et ne pouvait pas — faire ? Et qu'ils aient exprimé sur ces questions des opinions tellement divergentes, voire parfois contradictoires, que nous ne savons plus que croire, et qui croire ? Cette trop grande liberté avec laquelle beaucoup de penseurs se sont mis à la place de Dieu et ont expliqué ce qu'il était, a contribué, à mon avis, à le dévaloriser, à rabaisser sa transcendance ; et finalement à alimenter l'athéisme. Car il est difficile de croire en un Dieu qui est tellement dépendant de la personne qui en parle. Croire en Dieu peut-être, mais en celui expliqué par qui ? Ou alors, Dieu serait-il seulement la projection de la pensée humaine ? Autant de dieux que de pensées humaines ?

Pour les Pères grecs de l'Église, qui reprenaient d'une certaine façon la tradition hébraïque, nous pouvons seulement comprendre que Dieu est incompréhensible. Grégoire de Nysse (335-394) écrivait : « Pour parler de lui, nous ne pouvons que nous taire. » Et Jean Chrysostome (344-407) : « Celui qui sait quelque chose, il se trompe². »

Nous n'avons pas de moyen direct pour entendre Dieu et le connaître. Il n'est pas au bout de notre portable. Et les hommes en sont réduits à des suppositions, à des inventions, à des intuitions qui, accumulées au long de l'histoire, ont formé la révélation. Car nous ne pouvons

1 André Espazé, *Catéchisme doctrinal*, Paris 1953.

2 Pour toutes ces citations, voir : Jean Chrysostome : *Sur l'incompréhensibilité de Dieu*, Tome 1, Paris, Le Cerf, 1970, pp 15-29.

avoir de Dieu que l'idée que nous nous faisons de lui. Et il ne faut pas confondre cette idée et Dieu lui-même.

Comme le pensait John Spong chacun ne peut parler que de son expérience de Dieu. Quelle serait la mienne ? Je dois être succinct pour ne pas trop heurter Grégoire de Nysse. Il me semble que si personne ne croyait en Dieu, particulièrement en ce Dieu d'amour proclamé par Jésus, le monde serait encore bien plus épouvantable que ce qu'il est. Regardez toutes ces actions « humanitaires » soulageant les misères du monde avec un courage et une persévérance plus que remarquables. Enlevez de ces actions tous ceux qui croient en Dieu ou ont été élevés dans le respect de Dieu ; et vous verrez bon nombre de ces actions s'effondrer et le monde sombrer encore plus dans la misère et le chaos. Dieu est ce qui pousse les hommes à la solidarité, au secours des plus grandes détresses, à l'organisation des sociétés dans le respect de la justice et du droit des hommes. Comme disait Albert Schweitzer, Dieu ne se raconte pas, il se pratique. Pour lui, Dieu est ce besoin de sauver l'homme.

Jésus a bien montré la nouvelle loi de Dieu : renverser notre mode de pensée. Au lieu de penser d'abord à soi-même et d'oublier les autres, penser d'abord aux autres et s'oublier soi-même. Finalement, nous retrouvons la pensée juive, qui considère que Dieu est tellement haut au-dessus des hommes qu'il n'y a qu'un moyen pour l'approcher : la loi. Effectivement nous connaissons mieux Dieu par ce qu'il demande que par ce qu'il est. Dieu est d'abord celui qui dit comment il faut se comporter. Nous voyons bien que Dieu est nécessaire. S'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Nous n'avons pas besoin de raisonnements compliqués pour comprendre son existence.

*Pris sur le vif***Le méchant Bon Dieu**

Dans leur intuition de Dieu, les penseurs du Moyen-âge n'ont pas été gênés par certaines contradictions.

Nous visitons, avec des amis, la cathédrale de Reims. Les audioguides nous ont permis de bénéficier de commentaires avisés. Grâce à eux, notre attention était attirée sur nombre de détails qui seraient passés inaperçus autrement. Synergie entre la technique informatique d'aujourd'hui et les techniques architecturales du Moyen Age. Aperçu aussi sur la théologie de l'époque, sur ce que l'Église voulait enseigner au peuple.

A l'extérieur, face au transept nord, la cassette insista sur un visage de Dieu dont tous les traits débordaient, paraît-il, de bonté. C'était, à l'entendre, une prouesse artistique, que d'avoir ainsi pu exprimer dans la pierre une telle bonté divine. Et puis, le commentaire poursuit sans transition : « Juste au dessus, une très expressive représentation du Jugement Dernier ». On pouvait voir certains damnés griller directement dans les flammes, tandis que d'autres marinaient plus délicatement dans une énorme bouilloire. Quelle bonté de Dieu, en effet.

Mes amis, les uns chrétiens bon teint, les autres plutôt agnostiques, ne réagissaient pas. Ils trouvaient tout cela assez conforme à l'esprit du christianisme, tel qu'ils pouvaient le percevoir. Lorsque j'exprimai mon désarroi devant l'expression d'un tel non-sens, ils s'étonnèrent, pensant que le domaine de la logique n'avait pas à interférer avec le domaine du religieux.

Parmi les damnés, dans la bouilloire, se trouvaient un roi, un évêque, un moine et un juge. Ceux-là doivent s'interroger encore sur la bonté de Dieu.

Aujourd'hui, l'Église enseigne toujours que l'Enfer existe. Mais elle n'ose pas affirmer qu'il y a beaucoup de monde en ce lieu peu engageant. Voilà ce qu'il aurait fallu sculpter au-dessus du Dieu bon : un Enfer vide ; des flammes, juste pour réchauffer l'atmosphère ; une bouilloire, juste pour servir le thé. Et un paradis encombré de tous les hommes et femmes de la terre.

Où se loge Dieu ?

Dieu est-il au ciel comme le dit le Notre Père ? Cela reste assez vague. Tenter d'imaginer où se loge Dieu est déjà une manière d'essayer de percer son mystère. La place de Dieu n'est-elle pas celle qu'on lui fait ?

Poser la question du logement de Dieu, c'est déjà penser Dieu comme un être qui, à l'image des simples créatures, aurait besoin de se poser quelque part pour y être chez lui. C'est penser qu'il habite un espace particulier où nous avons des chances de le rencontrer. C'est penser qu'il serait un être comme nous, tout en étant au-dessus de nous, plus puissant, plus sage et plus juste. Ainsi avons-nous du mal à nous défaire de cette idée que Dieu serait une personne et donc localisable.

« Montre-moi comment tu habites et je te dirai qui tu es » dit le proverbe. Parce que la curiosité sur le logement de Dieu est une manière d'essayer de percer le mystère de Dieu lui-même : comment est-il ? Comment vit-il ? Avec qui ? Quelle place prend-il ? D'où dirige-t-il le monde ? De quels moyens d'action dispose-t-il ? Que voit-il de nous ?

Pour les Hébreux de l'Ancien Testament, mais aussi pour les évangiles, Dieu habite le ciel. Comme le dit la fameuse prière : « Notre Père qui es aux cieux ». Parce que c'est du ciel que viennent la lumière et la chaleur ; mais aussi parce que le ciel est ce mystère que nous ne pouvons pas comprendre, qui nous dépasse et nous domine complètement. Surtout pour les anciens, il est impénétrable et inexplicable. Loin de nous par son immensité, mais proche de nous parce qu'il descend jusque sur la terre, la modèle et l'englobe. C'est bien ce que nous dit la Bible, par exemple Esaïe 66 qui proclame que le ciel est le trône de Dieu mais que, du ciel, Dieu regarde l'humilié qui a l'esprit abattu¹. Pas étonnant que Dieu en ait fait sa demeure. Il se cache dans ce qui est inaccessible et inconnaisable. Et il se cache dans ce ciel qui descend jusqu'à toucher les hommes en peine.

Aussi le peuple d'Israël a voulu enfermer Dieu dans des lieux plus accessibles. Et les institutions religieuses ont toujours eu la tentation de le mettre dans leurs murs pour bien dire qu'il était chez elles et qu'à ce titre

1 Voir dans ce même chapitre « Dieu a besoin des hommes ».